

DOSSIER DE PRESSE

BLA CINIMA

un film de Lamine Ammar-Khodja



FICHE TECHNIQUE

- . Titre original : BLA CINIMA
English title : Straight from the street
- . Genre : Documentaire
Gender : Documentary
- . Format de tournage / Shooting format : HD
- . Durée / Length : 82 minutes
- . Langue des dialogues : Arabe dialectal
- . Sous-titres : Français et Anglais
Subtitles : French and English
- . Supports de projection / screening : Blue-ray, DCP, .mov, DVD
- . Année : 2014
- . Format : 16/9 - Couleur
- . Stéréo/ 5.1



Équipes techniques / technical crew

. Production / produced by
Marie- Odile Gazin . The Kingdom
Julie Nguyen Van Qui . assistante de production

. Réalisateur / directed by
Lamine Ammar-Khodja

. Image / photography
Sylvie petit

. Son / Sound
Lamine Ammar-Khodja

. Montage / edited by
Francine Lemaitre

. Montage son et mixage / Sound editor and sound re-recorder mixer
Jean- Barthélemy Velay

. Etalonnage/
Pierre Sudre

Synopsis

Meissonier, Alger centre, sur la placette en face du cinéma fraîchement rénové Sierra Maestra, le cinéaste se mêle aux gens du quartier pour parler avec eux de cinéma. Attentif à ce qu'ils peuvent lui raconter de leur vécu, il se laisse très vite porter par les rencontres spontanées et les situations improvisées. Le film dresse un portrait vivant de la ville et propose en filigrane une réflexion sur la place du cinéma en Algérie.



Entretien avec Lamine AMMAR-KHODJA



JETER LE CINEMA DANS LA RUE POUR TRANSFORMER LES GENS EN ACTEURS DE CINEMA, par **Marion Pasquier**
(extraits d'un entretien paru initialement sur critikat.com)

Pourquoi le choix de cette place-là, devant le cinéma Sierra Maestra, dans le quartier de Meissonier ?

Meissonier est un quartier populaire situé au centre ville d'Alger. Et cette placette n'est pas loin d'un hôpital et d'un marché, c'est un lieu de passage. On y croise des personnes âgées qui viennent s'y asseoir, des jeunes, des vendeurs de poussins... C'est un lieu très vivant. Et puis il y a ces petites colonnes grecques qui nous renvoient à l'Antiquité. Je me suis dit que cette placette pourrait être notre théâtre grec. Ensuite, il y a le Sierra Maestra, une salle de cinéma fraîchement rénovée. Le ministère a pris en charge la rénovation de certaines salles, dont celle-là, pour relancer le cinéma. Mais elles restent largement abandonnées car les gens ont perdu l'habitude d'aller au cinéma pour voir un film. Je veux dire qu'ils regardent des films, mais pas au cinéma. J'allais parler de cinéma avec les gens tout en tournant en face d'une salle de cinéma abandonnée par le public. Ça me paraissait une bonne base pour réfléchir sur le sujet. Alors cette placette m'est apparue comme l'endroit idéal.

En interrogeant les gens sur le cinéma, tu savais dès le départ que leurs propos allaient déborder ce sujet-là n'est-ce pas ?

Oui, le « sujet » du cinéma est une porte d'entrée pour parler de la vie de tous les jours. Mon projet était de prendre le cinéma et de le jeter dans la rue, afin de faire des gens de la vie de tous les jours, des acteurs de cinéma. Et puis c'est dans la rue que se trouve la vraie vie d'Alger et pour moi le cinéma n'est pas autre chose que la vie. Je reprends souvent à mon compte cette phrase d'Henry Miller qui dit : « Tout ce qui sort de la rue est faux, c'est-à-dire littérature. »

Comment as-tu choisi les gens que tu filmes ? Comment les as-tu abordés ? Puis convaincus – dans les cas où ils étaient réticents ?

Avoir une caméra à Alger est un dispositif en soi. Ça ne passe pas inaperçu. Ils étaient curieux, nous demandaient si on était la presse, et une fois qu'on leur expliquait ce qu'on faisait, on commençait à discuter. Je commençais souvent par leur demander s'ils allaient beaucoup au cinéma, s'ils regardaient beaucoup de films, quels films ils aimaient. Puis petit à petit ça basculait vers autre chose, parce que les gens s'en fichent du cinéma. Au montage est apparue une tension, entre les gens qui racontent quelque chose directement sur le cinéma (le prix du ticket, les références cinématographiques, les salles de cinéma dans le passé), ceux qui utilisent l'image (par exemple cet homme qui interpelle directement la caméra car il sait que l'image a un pouvoir politique), et ceux qui parlent de choses plus sociales, plus terre à terre. Le film essaie de jongler entre ces deux pôles.

Il n'y a que quatre moments situés à l'intérieur du cinéma. La première et la dernière scène, dans la salle, un plan du bar désert et un plan de la place vue la nuit depuis l'intérieur du cinéma, à l'étage. On ne voit aucune entrée ou sortie de séance par exemple. Les personnes disent que c'est un lieu mal famé, mais tu ne nous montres pas qui y va. Était-ce un choix préalable de filmer si peu le lieu-même ?

L'idée qu'il y ait un fantasme autour de la salle m'a plu. Les gens qui en parlent et qui sont persuadés que c'est un lieu mal famé, ils n'y vont pas. Ils le fantasment. Pendant le tournage, le film *The Artist* était programmé au Sierra Maestra. Je n'ai vu personne aller le voir. Les gens qui sont entrés dans la salle étaient des couples qui ressortaient une demi-heure après le début de la séance. Ils y cherchaient un peu d'intimité. Petit à petit, a germé en moi l'idée que la salle de cinéma pourrait jouer le rôle de l'État. Elle est là, en arrière-plan, elle nous regarde, on la regarde, on en parle mais sans jamais y entrer. On ne sait pas ce qui s'y passe. Quand on y entre, comme je le fais dans la dernière scène, on y découvre le contre-champ de tout ce qu'on a vu dans le film. Dehors on a vu la rue qui bouge, qui est vivante, ce qui est pour moi le vrai cinéma ; dans la salle on voit des enfants s'exprimer à coup de slogans idéologiques. (Je précise au passage qu'il est inutile de chercher un lien entre les couples et l'État.)

La chef opérateur, Sylvie, qui est française, parle-t-elle ou comprend-elle l'arabe ?

Non. Je tenais à ce que ce soit une femme qui m'accompagne, je me disais que ça rendrait les gens moins méfiants. Sachant à l'avance que ça serait compliqué de filmer des femmes, je pensais que la présence de Sylvie adoucissait un peu le problème. Je trouve ça bien qu'elle ne comprenne pas la langue. A certains moments on sent qu'elle tâtonne et ça, ça raconte des choses sur moi, qui vis en France et qui fais un film en Algérie. Cette hésitation, ces doutes dans l'image, racontent quelque chose de ma position. Aussi, Sylvie devient un personnage du film, elle se fait draguer, on sent qu'elle est là et que le film est aussi son regard à elle superposé au mien.

Combien d'heures avez-vous tournées ?

À la fin du tournage, on avait 16 heures de rushes. Le film dure 1h22. Au début on voulait garder davantage de femmes, puis on s'est rendu compte qu'en en mettant moins, celles qu'on gardait prenaient de la force. Il y avait aussi des propos redondants, par exemple le fait de ne pas avoir de maison, de ne pas arriver à joindre les deux bouts... Alors on en a mis de côté. Le film est fait de longues séquences. L'étalonneur a été surpris de voir si peu de plans pour un film de 1h22. Je me suis rendu compte que c'était la longueur qui faisait sens. On a fait ce que les reporters ne font pas – allonger les discussions. Prendre le temps. Je disais à Sylvie de ne pas couper, parce que parfois les gens disaient quelque chose au début et son contraire à la fin, ou changeaient de ton en cours de route. Et ce sont ces changements qui m'intéressent. Ils racontent quelque chose du rapport à l'image. Quand je filme quelqu'un, je me demande toujours si ce qu'il me dit est sincère ou s'il joue devant la caméra. Plus il y a du temps, plus celui qui est filmé se sent écouté, moins il joue, plus il devient un personnage complexe. Il n'y a que le temps qui puisse casser la première barrière. C'est devenu le principe du film.

La fin du film est assez violente. Il y a cette séquence très émouvante avec la jeune fille au bandeau noir. Puis juste après, on entre dans le cinéma où des enfants récitent le discours idéologique de l'État. Cet enchaînement est très violent, d'autant que le film s'achève là-dessus.

Certaines personnes m'ont reproché cette dernière scène, elles auraient préféré que je finisse sur la fille, parce que c'est beau. Mais je me dis que tout ce qu'on a vu ne prend sens que par rapport à un référentiel. Que répond t-on à cette vitalité et à cette détresse de la rue ? On y répond par un discours très idéologique.

(...)

Il y a aussi un désordre apparent dans le film puisque la rue est comme ça. Depuis les années 1990, la société s'est fragmentée. On a l'impression que chacun vit sur un îlot isolé, comme si le tissu social s'était déchiré c'était la conclusion de mon film précédent, *Demande à ton ombre*). Or j'avais un projet politique en faisant le film. Rassembler tous ces gens au moins le temps d'une séance de cinéma pour qu'ils

coexistent et communiquent. Que cette placette devienne une place de la République foisonnante et vivante. Le désordre est donc dans la forme et dans le fond.

Biographie

Lamine Ammar-Khodja est né à Alger en 1983, et a grandi dans une banlieue de la capitale, à Bab Ezzouar. En 2003, il part en France faire des études d'informatique. Après un passage au master de Lussas, il réalise un premier long-métrage *Demande à ton ombre* qui est sélectionné au FID Marseille 2012 et reçoit le Prix du Premier film. Son second film, *Bla Cinema* a reçu une mention spéciale au festival de Belfort et a été montré dans des festivals internationaux.

Filmographie/ Filmography

2014 : *Bla cinema* (82min)

2013 : *Chroniques equivoques* (60min)

2012 : *Demande à ton ombre* (61min)

Festivals

- Entrevues Belfort **mention spéciale du Jury**
- FIDADOC (Maroc) **Grand Prix TVM2**
- Compétition documentaire à la Vienne de Vienne (Autriche)
- Sélection au festival de Locarno (section Opens dors Locarno spécial Maghreb)
- Festival International de Rotterdam (section parallèle)
- Durban film festival (section parallèle)
- Torino Film Festival (section parallèle)
- Journées Cinématographiques de Carthage

- *Festival des cinémas d'Afrique de Besançon (Grand prix Eden pour les documentaires)*
- *Rencontres cinématographiques de Bejaïa (Algérie)*
- *Rencontres du cinéma de Manosque*
- *PCMMO Panorama des Cinémas du Maghreb et du Moyen-Orient*
- *Festival des cinémas arabes (Aflam)*
- *Soleluna festival (Italie)*
- *Images en bibliothèque / mois du film documentaire*
- *Compétition internationale Abruzzo doc fest (prix Viastica Vivino)*
- *Alexandria Film Festival for Mediterranean Countries, Egypt*
- *Festival des Cinémas d'Afrique du Pays d'Apt*
- *The Sole Luna Doc Film Festival Treviso 2015 (Italie)*
- *Caravan des cinémas d'Afrique, Ste foy les fions,*
- *La Saison du documentaire à Montpellier (France)*
- *Festival des Nouveaux Cinémas Documentaires, Belleville en vue*

- *Trace de vie (semaine de l'Algérie)*
- *Mois du film Documentaire en Ile et Vilaine*
- *Cinemaginaire (Perpignan)*
- *Maghreb des films*
- *SalinaDocFest, Festival of Narrative Documentary*

CONTACT :

PRODUCTRICE : Marie Odile Gazin
The Kingdom 19 avenue d'Italie 75013 Paris
Tél : 06 51 22 77 20 & 01 46 63 77 13
mogazin@hotmail.fr

Contact copie : Marilou Gautier
The Kingdom : 19 avenue d'Italie 75013 Paris
Tel : 066577948
Distrib.thekingdom@gmail.com

Réalisateur : Lamine Ammar-Khodja
Tel : 0602055741
aklamine@hotmail.com



Quelques articles sur le film :

Bla Cinema (Sans cinéma) de Lamine Ammar-Khodja

Cet article a été initialement publié sur africultures.com

Avec *Bla Cinema*, Lamine Ammar-Khodja poursuit une démarche de cinéma originale et personnelle qui compte dans le cinéma algérien. Acclamé dans de nombreux festivals, le film est une nouvelle démonstration de la recherche commune à de jeunes documentaristes de trouver la bonne distance pour laisser le réel se révéler sans trop peser de leur intention.

« Observe dans la rue, à la tombée du soir, les visages des hommes et des femmes – quelle grâce et quelle douceur ils révèlent ». Léonard de Vinci, *Carnets*

Il y a une façon d'approcher les gens qui met en avant leur dignité, leur beauté. C'est une question de distance et d'angle de caméra, de cadrage, de décor, de lumière, mais c'est aussi une question de relation. Le documentaire, cela devrait être ça : donner une chance au réel, le laisser prendre le dessus sur l'intention du réalisateur, se laisser bousculer par ce qui surgit, avoir la patience d'attendre ce surgissement, et le permettre par la confiance établie avec le temps et l'honnêteté du positionnement.

Voilà donc que lorsque Lamine Ammar-Khodja, accompagné de Sylvie Petit à la caméra, se poste avec son gros micro et ses écouteurs sur une placette du quartier Meissonier à Alger, lieu de rencontre des habitants de ce quartier populaire, le surgissement du réel se fait sans tambours ni trompettes : il est dans la simplicité des mots, des regards, des silences. Il est dans la sincérité partagée du réalisateur et de ceux qu'il filme. Il est dans l'attention aux détails, à la magie de l'incertain. Il est dans l'écoute du quotidien, du non-dit, des doutes, des blessures, des manques. Il est dans le temps laissé à l'interlocuteur. Il est dans les failles, dans les écarts, dans ces vides sur lesquels le spectateur est invité à construire une relation avec son propre vécu. C'est alors que surgit la clef du cinéma : l'émotion.

Bla Cinema est un film profondément émouvant. C'est paradoxalement ce constat de l'indifférence des Algérois face au cinéma qui restaure le cinéma dans leur vie : si la salle rénovée du Sierra Maestra reste désespérément vide en dehors des couples qui vont y chercher un peu d'intimité et d'édifiantes animations enfantines, ces Algérois qui ont l'habitude de s'asseoir sur les bancs de la placette située devant ce cinéma, et de qui le cinéma algérien ne donne jamais de représentation, deviennent acteurs d'un cinéma de la vie, de leur vie, de celle de leur pays.

« Je fais un film sur le cinéma » : les interlocuteurs retenus par Lamine et Sylvie se méfient de la télé, posent à leur manière la question de la langue utilisée ou celle des valeurs colportées, disent leur passion pour les séries turques, pour ce qui est nouveau, ou bien leur nostalgie des grands films d'autrefois. Et très vite, ils se saisissent de l'occasion pour dire ce qu'ils ont sur le cœur, leurs rêves et leurs problèmes : le logement, la vie chère, la nécessité de l'informel pour s'en tirer, les islamistes...

Une fois l'ambiguïté levée sur le but recherché par Lamine et Sylvie et qu'il a été clairement posé qu'en se mettant à l'écoute durant dix jours du matin au soir sur la placette, cela n'a rien à voir avec un reportage télé qui fait toujours rapide, une confiance se bâtit qui ouvre la parole, même si cela ne se fait dans un pays qui se retient. Cette parole peut être un discours, occasion de dire sa frustration ou sa colère en termes politiques, ou bien une intimité, un partage de vécu. Délicatement monté, le film oscille entre ces deux axes. Son départ reste cependant le cinéma, et le rapport à l'image puisque la peur est le détournement et que le constat est l'invisibilité. Certaines femmes refuseront ainsi d'apparaître à l'écran tandis que l'on entend leur voix qui veut quand même dire les choses. C'est alors que le film bascule du sujet cinéma au sujet société, tant l'un appelle l'autre, et que les femmes s'expriment davantage, tant elles ont à faire comprendre.

De témoignage en réflexion, de coup de gueule en souvenir, c'est une société qui se révèle peu à peu, dans toutes ses facettes, dans toutes ses énergies, selon un montage soigneusement travaillé qui dessine une sorte de ligne mélodique. Si bien que lorsque dans un cocasse intermède sur la célèbre musique de Grieg (*Peer Gynt*) qui va s'accélération, la caméra suit le rythme des pas des passantes, c'est la multiplicité autant que la vitalité d'un peuple qui sont évoquées. Salle vide au départ, salle vide à la fin, le cinéma reste séparé du peuple et de sa dynamique. Que le film se termine sur un opéra d'enfants terriblement idéologique montre le gouffre existant entre le pouvoir et cette vie, les frustrations et les désirs. En partant de la question du cinéma tout en se laissant son film se faire par ses interlocuteurs, Lamine Ammar-Khodja réalise un film éminemment politique.

Culture : Bla cinema de L. A. Khodja projeté à Béjaïa **Fragments d'une ville paradoxale**

Mercredi dernier, les 13e Rencontres cinématographiques de Béjaïa nous ont permis de retrouver l'un des documentaristes les plus décalés et les plus talentueux de sa génération. Le dernier film de Lamine Ammar Khodja *Bla cinema* a séduit autant par la légèreté de sa mise en scène que par la gravité de son propos. La démarche est complexe malgré ses apparences de farniente : le réalisateur choisit comme épiscentre de son film la salle de cinéma Sierra Maestra, rénovée et rouverte récemment mais où le 7e art est très rarement présent. Néanmoins, Lamine ne se limitera pas à l'enceinte de cette salle mythique, il va interroger son environnement immédiat : la placette de Meissonier et les personnages hauts en couleur qui y passent leurs journées. *Bla cinema* se veut pudique et percutant à la fois ; le cinéaste parvient, on ne sait par quelle magie, à tisser des liens avec les anonymes et à les faire parler, tantôt sur le cinéma ou plutôt le non-cinéma, tantôt sur leur vécu et leur situation socioéconomique. Petit à petit, se compose autour de la Sierra Maestra une mosaïque de portraits bouleversants qui forment sans le vouloir un film à part. De l'humour à la tragédie, du sarcasme à la plainte, nous découvrons la mélancolie d'Alger, ville où se croisent sans se connaître des drames secrets, des espoirs souvent sans lendemain et des jeunesse vieillies avant l'âge. Alors que le soleil et le vent font allègrement danser les feuillages des arbres, on aborde cette placette comme une «cour des miracles» où se côtoient des histoires aussi différentes que révélatrices d'une société mise à genoux par cinquante ans de soumission. Un jeune père de famille vit sans domicile fixe, sa femme et ses trois filles sont logées chez ses beaux-parents et lui se fait dépanner dans le garage d'un ami ; un frerot et son copain dissertent sur le cinéma, pensent que les salles doivent être transformées en centres culturels car les films d'aujourd'hui incitent à la débauche puisque l'un d'eux, étant adolescent, allait également flirter avec sa copine ; un vieux vendeur de coriandre traverse le documentaire sans jamais rien dire mais dont les gestes quotidiens dignes et éthérés, rythment le récit comme un métronome ; une vieille dame dit être possédée par le roi des djinns et déclare qu'elle est prête à médire de Bouteflika devant la caméra ; un ancien repris de justice veut libérer la parole des Algériens et estime que «l'explosion» est imminente ; une jeune fille de 18 ans, expulsée avec sa famille de leur domicile, rêve de devenir hôtesse de l'air, semble avoir porté le double de son âge et toise le spectateur jusqu'à le troubler ; un vieux quincaillier quasiment sans abri refuse tenacement de se plaindre ; un jeune de passage pense que le film est réalisé pour le compte de la chaîne Arte, etc. En arrière-plan, on lit sur une armoire électrique : «Excusez-nous d'être en vie» ! Nous transhumons d'un personnage à un autre avec cette constante impression de tanguer entre le rire et le cri, entre le drame absolu et une esthétisation nonchalante qui évite intelligemment le pathos. Lamine Ammar Khodja est brillant lorsqu'il s'agit de juguler l'émotion et de bannir la compassion facile et le racolage lacrymal. Aucun personnage ne nous

donne l'occasion de le plaindre car le propos, malgré son extrême tristesse, est toujours digne, souvent ironique et ne laisse aucune place aux apitoiements de circonstance. *Bla cinima* a le mérite de s'offrir la liberté et l'ouverture d'esprit qui lui permet de déborder son cadre initial, s'aventurer dans des histoires intimes et se faire le réceptacle de confessions parfois déchirantes, sans jamais pour autant adopter la posture du juge ou du philanthrope bas de gamme. Sans doute, cette œuvre incarne à elle seule le slogan de cette 13^e édition des RCB : «C'est le cinéma qui vous regarde» car l'on sort de la projection avec ce sentiment diffus d'avoir absorbé un lot de questionnements insolubles sur la société algérienne et d'en avoir tiré non pas des certitudes mais une plus grande capacité de doute sur l'ensemble de nos idées reçues.

Sarah Haidar

5^{ème} édition du Festival des Nouveaux Cinémas Documentaires,
A>F<R>O>T<O<P>I<A, 10 -26 novembre 2015, Paris, Les Lilas, Porto Novo et
Lomé, [site de Belleville en vue](#)

À Alger, Lamine Ammar-Khodja aborde les individus gravitant autour de la *Sierra Maestra*, la salle de cinéma emblématique mais désertée de la ville. Sans jugement, il leur donne la parole et ces derniers parlent au jeune réalisateur. De cinéma évidemment. Le cinéma est source de rêve, d'imaginaire et d'inspiration qui nourrissent les réflexions spontanées des différents protagonistes. Mais *Bla Cinima* (en français, "sans cinéma") dépasse largement le sujet du cinéma.

En effet, parler de films est un prétexte. De ces confessions improvisées, se devine une réalité algérienne. Dans *Bla Cinima*, l'expérience cinématographique s'apparente à une expérience de vie dont les différents protagonistes sont parties prenantes. En évoquant leur rapport au cinéma, ces individus parlent d'eux-mêmes. Rêveurs ou désabusés, ces hommes et femmes de tous âges sont les acteurs au travers desquels le réalisateur raconte une partie de la société algérienne.

Ainsi, le dispositif technique est ici un élément à part entière du récit et de l'image cinématographique. Ce dispositif relie le réalisateur à une réalité dont il tente de rendre compte. En plus de dépeindre le portrait sensible et intime d'un quartier d'Alger, *Bla Cinima* est une réflexion sur l'art cinématographique. Le cinéma désigne, d'une part, les images qui émergent des films et qui nourrissent les rêves et les réflexions des différents protagonistes. Mais ici, le cinéma est aussi la construction d'un objet à laquelle le spectateur assiste. *Bla Cinima* confond spectateur et acteur, et brise la barrière de l'écran pour faire du cinéma un art appartenant à tout un chacun.

Et faire parler de cinéma sur une placette du quartier Meissonnier à Alger, en face du cinéma Sierra Maestra, récemment rénové et dont la façade en verre ressemble plus à celle d'un concessionnaire auto qu'à un lieu dédié au 7^e art, tel est le dispositif mis en place par **Lamine Ammar-Khodja** dans *Bla Cinima*. Il parle avec les passants ou les habitués de la place, de cinéma certes, des films turcs qu'on se plaît à regarder, de *La Bataille d'Alger*, des films qu'on voit plus chez soi que dans des salles destinées à devenir des centres culturels. Mais aussi, et surtout, de la difficulté à vivre dans ce quartier dont seul le cinéma a été réhabilité. Beaucoup d'hommes parlent à Lamine -le Confident-

qui a su peu à peu gagner leur confiance, même s'il ne semble pas d'ici et que sa caméra -woman- a le «look Arte». Les femmes, plus difficiles à approcher, sont des passantes qu'il filme en accéléré dont les paroles, qu'il n'a pu capter, deviennent musique. Et puis, il y a la grâce de cette jeune fille de 18 ans, qui n'a plus de maison, qui a dû renoncer à ses études et qui n'a plus rien que ces jours vides, interminables. «*Avec une maison, je pourrais rêver*, confie-t-elle doucement. *Les minutes de ma montre se sont alourdies.*» Ce jeune cinéaste algérien a voulu donner le temps de la parole à ceux qui ne l'ont pas, et construire un visage de la ville comme une mosaïque. C'est réussi, plein d'humanité et de violence contenue à la fois.

ELISE PADOVANI ET ANNIE GAVA

Février 2015

Les **Rencontres Cinéma de Manosque** se sont déroulées du 3 au 8 février